

**Centre régional du Livre de Franche-Comté**  
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon  
Tél : 03 81 82 04 40  
Fax : 03 81 83 24 82  
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr  
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe  
FRANCHE  
COMTE RÉGIONAL  
DU LIVRe

---

**FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »**

***Du 16 au 28 novembre 2015***

## Fabrice Humbert



[fabricehumbert.canalblog.com](http://fabricehumbert.canalblog.com)

### L'auteur :

Fabrice Humbert est un professeur de lettres ayant déjà publié six romans dont la plupart ont été salués par la critique et récompensés par plusieurs prix littéraires.

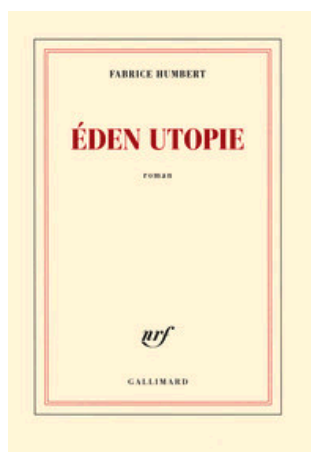
Ses romans *L'Origine de la violence* et *La Fortune de Sila* sont en cours d'adaptation au cinéma.

# Bibliographie :

- ◆ *Éden Utopie*, Éditions Gallimard, 2015.
- ◆ *Avant la chute*, Éditions Le Passage, 2012 (rééd. Le Livre de Poche, 2014).
- ◆ *La Fortune de Sila*, Éditions Le Passage, 2010 (rééd. Le Livre de Poche, 2012). Grand prix RTL-Lire en 2011.
- ◆ *L'Origine de la violence*, Éditions Le Passage, 2009 (rééd. Le Livre de Poche, 2010). Prix Renaudot du Livre de Poche en 2010, Prix littéraire des Grandes écoles et Prix Orange du Livre en 2009.
- ◆ *Biographie d'un inconnu*, Éditions Le Passage, 2008 (rééd. Le Livre de Poche, 2015).
- ◆ *Autoportraits en noir et blanc*, Éditions Plon, 2001 (rééd. Le Livre de Poche, 2013).

# Présentation sélective des livres :

- ◆ *Éden Utopie*, Éditions Gallimard, 2015.



## Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, une jeune fille perd sa mère et est élevée en compagnie d'une cousine qu'elle considère comme sa sœur. Elle fait un mauvais mariage, doit abandonner ses enfants, gagne sa vie par tous les moyens. Sa cousine, de son côté, fait un beau mariage et mène une vie heureuse et prospère. Toutefois, l'écart des destins n'empêche pas les deux femmes de se voir chaque semaine. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, leurs deux familles créent une étrange communauté utopique qui a pour nom la Fraternité. À partir des années 1960, la France se transforme, les idéaux évoluent aussi et les descendants de la Fraternité tentent d'appliquer dans leur vie ce qu'ils ont appris au cours de leur enfance : l'un d'entre eux devient Premier ministre sous la V<sup>e</sup> République, une autre choisit les voies de la gauche radicale et fait malgré elle partie du groupe terroriste français Action directe. Mais pour les autres, et notamment pour l'auteur, quelle utopie est encore possible de nos jours ?

Roman d'une des aventures les plus secrètes et les plus intenses du XX<sup>e</sup> siècle, ce livre est l'histoire d'une double famille, celle de Fabrice Humbert, qui signe ici une éblouissante plongée dans les passions et les utopies des êtres et des sociétés.

## Presse :

**Article paru dans *Le Figaro* le 31 mars 2015, par Alice Ferney.**

En s'attardant sur les destins opposés de deux cousines, Fabrice Humbert signe une version moderne des Rougon-Macquart.

Une situation fort romanesque est à l'origine du nouveau livre de Fabrice : deux cousines, Madeleine (orpheline) et Sarah, sont élevées comme deux sœurs. L'une épouse un « pauvre » et l'autre un « riche », pour employer les mots mêmes de l'auteur, qui voit dans l'histoire des Meslé et des Coutris une version moderne des Rougon-Macquart. On l'aura compris, les pauvres vont devenir riches et les riches vont mal tourner.

L'affaire se joue sur trois générations dont un arbre généalogique nous offre une image claire : cinq grands-parents, six enfants, neuf petits-enfants. Toutes ces existences nous sont racontées, certaines effacées et dignes, d'autres misérables et violentes, cossues et célébrées, ou même portées à des extrêmes par le désir de changer le monde. Toutes se trouvent mêlées à l'aventure de la Fraternité, une communauté humaniste laïque au sein de laquelle, main dans la main, les familles concrétisent la paix et la solidarité. Comment cette aventure qui voulait bâtir un monde meilleur infléchira-t-elle les destinées ? Comment cet après-guerre qui rêve, Mai 68 qui fait la révolution, l'union de la gauche qui arrive au pouvoir, ont-ils accouché d'une société marquée par la consommation inégalitaire, l'individualisme et le capitalisme financier ?

Voilà ce que décrypte l'étonnant livre de Fabrice Humbert dans lequel le lecteur pourra croiser les figures politiques qu'il connaît, aussi bien que les ennemis publics qu'il a oubliés. Fabrice Humbert s'intéresse à l'intersection des trajectoires individuelles et des événements historiques. Il capte une époque à travers l'expression de la vitalité. Que veulent, craignent, espèrent ou regrettent les hommes, quelles erreurs ou fautes commettent-ils, à chaque moment de la société ? Il dit comment les histoires de nos familles autant que nos histoires de familles sont percutées et traversées par la grande Histoire.

Captivé par la branche paternelle de sa famille dans un précédent livre, l'auteur s'est tourné ici vers sa lignée maternelle. Autant le dire, malgré l'inscription sur la couverture, *Éden Utopie* n'est pas un roman, c'est le récit de faits véridiques concernant des personnes ayant existé, qui sont nommées, et dont certaines ont témoigné auprès de l'auteur, transformé en enquêteur pendant quatre années de travail préparatoire.

### **Le récit de faits véridiques**

Fabrice Humbert l'écrit dans son livre, il « récuse le romanesque », tel qu'il l'a conçu, son sujet l'empêche d'inventer. À la lecture, on regrette un peu ce « dégoût » de la fiction. La situation originelle si romanesque passe au laminoir d'un traitement qui l'est peu. Au lieu de faire l'expérience de revivre intérieurement, de voir et de faire voir les scènes, l'auteur-narrateur rapporte souvent ce qu'on lui a raconté. Non seulement ces réponses recueillies brisent la narration mais elles torpillent l'inspiration littéraire. C'est seulement lorsque Fabrice Humbert oublie la contrainte de vérité que sa sensibilité et sa phrase libérées emportent le lecteur. *Éden Utopie* plaide pour l'imagination.

---

Article paru dans *Libération* le 25 février 2015, par Claire Devarrieux.

## La saga de Fabrice Humbert, entre autobiographie et fiction, sur les engagements et les désillusions d'une famille sur plusieurs générations.

Notre mémoire, disait Charles Péguy cité par Jean Delay, lui-même cité par sa fille Florence dans *La Vie comme au théâtre*, commence avec les souvenirs de nos grands-parents. Dans le cas de Fabrice Humbert, qui a déjà montré dans *L'Origine de la violence* (sur un secret de famille côté père) à quel point il est soucieux de transmission, le passé s'incarne en la personne de sa grand-mère maternelle, Madeleine. Femme d'un tempérament de fer, elle était peu portée aux confidences. C'est d'elle que part le sixième roman de son petit-fils, *Éden Utopie*. Et même si, en cours de route, il est plutôt question d'une autre branche de l'arbre généalogique, Madeleine resurgit de temps à autre pour surveiller la plume du jeune Fabrice : « *Je me suis souvent dit que je n'écrirais pas de livres que ma grand-mère ne pourrait lire. Aucune scène de sexe. Le fait est que la cécité puis la mort l'ont empêché d'en lire aucun. Mais le vœu subsiste.* »

Madeleine Arlicot, née en 1910, ayant tôt perdu sa mère, fut élevée avec sa cousine germaine, Sarah Courcelles, née en 1912. Le milieu est modeste. Chez les Courcelles, écrit Fabrice Humbert, on a « *le choix entre l'alcoolisme et la prison* ». La notation est curieuse, compte tenu de la suite, puisque deux des petites-filles de Sarah connaîtront la prison, et que le roman relève soigneusement les cas de répétitions dans la chaîne générationnelle, mais le fait est qu'il ne sera plus question du tropisme délinquant des Courcelles. Sarah change de condition, elle fait un beau mariage, qui durera toute la vie. Son époux ingénieur devient président d'une compagnie d'électricité, il s'appelle André Coutris. Madeleine épouse un ébéniste peu intéressant, qui meurt en 1934, la laissant avec trois enfants qu'elle ne peut élever, dont deux filles qu'elle envoie, lit-on, « *chez leur grand-mère maternelle à Amiens* », alors que celle-ci est censée être morte depuis une vingtaine d'années. Remariée avec un électricien qui s'appelle André Meslé (il y a décidément de l'électricité dans l'air), Madeleine - blanchisseuse, puis secrétaire médicale - a de lui deux enfants, dont Danièle, la mère de Fabrice.

Jusque dans les années 60, les Coutris sont riches, les Meslé sont pauvres. Sarah a recueilli chez elle, dans sa grande maison de Clamart, les demi-sœurs de Danièle. Sarah a elle-même une nombreuse progéniture, dont il n'est retenu qu'une fille, Michèle, pour les aléas de la saga familiale. Cette saga va se scinder, les descendants Meslé ne fréquentant pas les Coutris, du moins jusqu'à ce que Fabrice Humbert interviewe ses cousins pour écrire *Éden Utopie*.

**Lapsus.** Mais Madeleine et Sarah, qui seront veuves en 1975 et 1976, continuent à se voir chaque semaine, et à se considérer comme des sœurs. Cela entretient une certaine confusion chez leurs enfants. « Enlevée » par un juriste de Renault, où elle travaille, alors qu'elle s'apprête à se marier (la robe est achetée), il est dit que Danièle apprécie peu la réaction de « *sa tante* », c'est-à-dire Sarah, la cousine de sa mère. Pourquoi insister sur ces détails ? Parce qu'ils sont comme des lapsus dans un texte très tenu, presque verrouillé. *Éden Utopie* raconte une histoire vraie, mais arbore l'étiquette « roman ». De manière à bercer notre crédulité (et ça marche), l'auteur insiste, il n'est pas en train d'écrire une fiction. Il mélange les patronymes inventés et réels, les données historiques et les informations d'ordre personnel qui prouvent que le narrateur, c'est lui. Puisqu'il s'appelle Fabrice Humbert, né en 1969 (l'auteur donne sa date de naissance pour la première fois, faut-il le croire ?), fils d'un homme qui apprit à 18 ans qu'il était lui-même le fils d'un juif mort à Buchenwald. La mère de Fabrice

Humbert divorce pour épouser Pierre Eelsen, président bien réel d'Air Inter. Ensemble, à Ramatuelle, ils parrainent le festival de théâtre dont l'animation est assurée par Jean-Claude Brialy.

Tout va bien côté Meslé, bien que cette « *bourgeoisie apaisée* » soit un jour détrônée par l'internationale de l'argent. À l'inverse, par un effet de symétrie appuyé, tout va mal chez les Coutris. Leur fille Michèle, institutrice, épouse Christian, fils du pasteur Béral, jusqu'ici pas de problème. Ce pasteur gifla une seule fois dans sa vie un garnement, et celui-ci s'appelait Lionel Jospin. Le père de Lionel Jospin, Daniel Jospin (dans la réalité il s'appelait Robert, mais dans *Éden Utopie*, il s'appelle Daniel, tandis que les Béral n'ont de commun avec la réalité que la première lettre de leur patronyme), est une des personnalités marquantes du milieu protestant de Clamart. Avec André Coutris (nom inventé ?), en 1946, il a construit la Fraternité. Foyer culturel, communauté laïque, « la Frater » est indissociable du récit familial. Elle donne la clé d'*Éden Utopie*, roman à la recherche non d'un secret mais d'« *une signification* ». Les souvenirs s'ordonnent donc dans un premier temps autour d'André Coutris, patriarche bienveillant d'un cocon où s'épanouissent les idéaux d'après-guerre, vrai Éden, première utopie. Puis, avec Michèle et Christian, on change d'époque. La Fraternité « *est le ferment d'autres luttes* ». On va appeler ça « *la politique* », et Mai 68, pour ceux qui ont l'âge d'en être, est une fête.

**Procès.** Pour Fabrice Humbert, ces jeunes Béral qui vont s'intéresser, l'une aux enfants en difficulté, l'autre aux jeunes travailleurs en étant directeur d'un foyer, croient s'éloigner de la Frater, mais « *ils la font revivre à l'échelle du pays* ». Malheureusement, trois de leurs quatre enfants ont 20 ans dans les années 70, dangereuse queue de comète. Ils ont « *voué leur existence à la révolution* » et le paient très cher. Surtout Élise, née en 1959 (le prénom a lui aussi été changé), jetée en prison en 1984 pour avoir fréquenté les terroristes italiens réfugiés en France et, surtout, côtoyé les membres d'Action directe. Humbert raconte les assassinats du groupe, leur arrestation fortuite en 1987. Il fait revivre les deux procès d'Élise en 1988, libérée à l'issue du procès en appel, car tous les chefs d'accusation s'écroulent, sauf ceux de faux et usage de faux. Il prend soin de montrer en parallèle comment lui-même, de dix ans plus jeune, a traversé crises et remises en question après une enfance de rêveur impénitent. Sa théorie est que la fiction et l'imaginaire les ont tous emportés. La conclusion appartient à Thierry B., frère d'Élise, longtemps pilier de *Libération* : « *Tout est lié. Le protestantisme de la Frater montre l'importance à cette époque d'une vie collective, et par sa rigueur, par sa volonté d'aller jusqu'au bout, il a préfiguré les militants rigides que nous allions devenir. Tous ces discours que nous avons entendus dans notre enfance ont préparé le terrain.* »

---

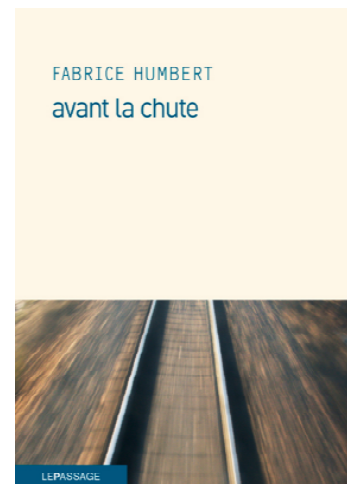
◆ *Avant la chute*, Éditions Le Passage, 2012.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

En Colombie, la famille Mastillo tente de survivre sur son lopin de terre dans la jungle. Au Mexique, le sénateur Fernando Urribal, à l'abri de son grand domaine, partage son temps entre la capitale et l'état de Chihuahua. En France, dans une cité, le petit Naadir vit paisiblement au milieu des siens en tâchant de ne pas voir l'irruption des dangers.

Progressivement, ceux-ci vont pourtant voir leur existence basculer. Emanuel Mastillo est tué et ses deux filles, Norma et Sonia, deviennent des migrantes, remontant toute l'Amérique centrale pour rejoindre les États-Unis. Le sénateur Urribal voit sa position menacée de toutes parts, entre les soupçons politiques et les menaces des cartels de la drogue. Quant à Naadir, la mort d'un jeune du quartier et la blessure de son propre frère en font le témoin contrarié et pourtant visionnaire de la chute.

Vaste fresque d'un monde qui se défait, le roman de Fabrice Humbert raconte la montée des périls, le basculement des sociétés mais aussi l'énergie de la vie. Avec le sens de la narration qui a fait le succès de *L'Origine de la violence* et de *La Fortune de Sila*, il relate notre histoire à tous.



Presse :

**Article paru dans *Le Nouvel Observateur* le 17 septembre 2012, par Grégoire Leménager.**

**La jungle colombienne, le Mexique, une banlieue française dévastée : c'est le décor du roman noir de Fabrice Humbert. Très noir.**

C'est le grand sujet du XXI<sup>e</sup> siècle, et fatalement, à force d'être partout, c'est le plus insaisissable. Comment donner une forme à la mondialisation ? Fabrice Humbert l'avait réussi à merveille dans *La Fortune de Sila*, où il a promené des dizaines de milliers de lecteurs de Paris en Russie, et de Miami à la City de Londres.

Ces lecteurs-là peuvent se réjouir, les autres aussi. Humbert récidive avec un roman bâti sur le même modèle : multipolaire, informé, tenu et tendu, toujours intelligent. *Avant la chute* s'ouvre dans la jungle colombienne des *cocaleros*, où deux soeurs fuient des brutes en treillis. Les voilà bientôt dans un bus dégingué, dans un bidonville, sur le toit d'un train, de nouveau dans un bus. Il leur reste à apprendre qu'on peut sortir de Colombie, mais pas de la jungle, dont la loi sévit partout.

Car, entre-temps, on a fait quelques kilomètres aussi. Ici un sénateur mexicain véreux, qui aime les prostituées très jeunes et très propres, s' imagine endiguer la violence des cartels de la drogue tout en fréquentant leurs parrains. Là, dans une banlieue française pourrie, un petit Naadir se passionne pour Chrétien de Troyes pendant que son frère va chercher des kilos de hasch en Espagne.

Jusqu'ici tout va bien ? « *Le plus dur c'est pas la chute, c'est l'atterrissage* », comme on disait dans *La Haine*, de Kassovitz. Il paraît que des Mexicains débarquent avec de la cocaïne, que des kalachnikovs circulent dans la cité. Un voisin s'est fait descendre au fusil à pompe. « *C'est au moment où les êtres sont enveloppés de lumière qu'ils commencent à chuter. On croit qu'ils brillent alors qu'ils brûlent* », résume un des meilleurs passages du livre.

Le style n'est pas toujours aussi étincelant, dans cette tragédie ultra-contemporaine qui récuse l'unité de lieu. Tant mieux. Depuis *L'Origine de la violence*, où il osait imaginer la vie à Buchenwald, on sait qu'Humbert a l'audace et l'humilité nécessaires pour affronter les sujets qui nous dépassent. Et cela se traduit par une écriture qui semble d'abord lisse, classique, presque scolaire, mais qui est surtout très maîtrisée, et d'une remarquable fluidité.

C'est sa manière de s'effacer sous ses personnages sans exclure aucun lecteur, pour nous parler d'une humanité que l'argent et le sexe poussent au crime, d'une frontière entre « *économie noire* » et « *économie blanche* » qui a explosé depuis longtemps, du basculement historique d'un monde où l'ordre et le désordre s'embrassent comme le yin et le yang. Est-ce trop noir ? Le terrible, c'est qu'on y reconnaît très bien le nôtre, de monde.

---

◆ ***La Fortune de Sila***, Éditions Le Passage, 2010.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Paris, juin 1995. Dans un grand restaurant, un serveur est violemment frappé par un client. Autour de lui, personne n'intervient. Ni le couple russe qui contemple cette scène avec des sentiments mêlés, ni la femme du client en colère, ni les deux jeunes gens, deux Français, venus fêter une première embauche à la banque.

Une simple anecdote ? Pas même un fait divers ?

Dans le cours des vies, aucun événement, si minime soit-il, n'est anodin. Et la brutalité de l'un, l'indifférence ou la lâcheté des autres vont bientôt se révéler pour ce qu'elles sont vraiment : le premier signe de leur déclin.

De la chute du mur de Berlin à la crise financière de 2008, dans un monde façonné par l'argent, les destins croisés des acteurs de cette scène inaugurale, de l'oligarque russe au financier français en passant par le spéculateur immobilier, tissent peu à peu une toile. Et au centre de la toile, Sila, le serveur à terre, figure immobile autour de laquelle tout se meut.

Après *L'Origine de la violence*, Fabrice Humbert signe avec *La Fortune de Sila* un roman captivant, une véritable fresque contemporaine de nos sociétés mondialisées.

**Ce roman a reçu le Grand prix RTL-Lire en 2011.**

## Presse :

Article paru dans L'Express, par Marc Riglet, publié le 16/09/2010 à 14:00

### **L'auteur dresse le portrait de notre société à partir de personnages singuliers.**

Et si l'on pouvait faire de la littérature avec des bons sentiments ? Pour les amateurs de Fabrice Humbert, qui depuis le beau succès de son *Origine de la violence* débordent largement le petit cercle des *happy few*, une telle performance ne surprendra pas. Car Fabrice Humbert sait écrire. Il maîtrise l'art de camper des personnages, de tresser une intrigue et même de suggérer une morale. S'il fallait, déjà, esquisser une histoire de "l'oeuvre" de Fabrice Humbert, le critique ne manquerait pas de signaler que cette *Fortune de Sila*, quatrième roman publié, représente une nouvelle étape dans son entreprise de création littéraire. Jusqu'alors, l'auteur puisait dans sa vie, dans son monde, la matière de ses fictions. Le "je" gouvernait la narration, le "moi" nourrissait l'inspiration. Avec cela, bien sûr, un style et une capacité d'invention qui préservaient le lecteur des geignardises et des relâchements de l'autofiction, modèle Angot. Sans doute, cependant, le moment vient-il chez tout écrivain exigeant où le besoin le taraude de s'engager dans la création d'un monde qui ne serait pas seulement le sien mais aussi, dans sa généralité, le nôtre. Eh bien, c'est fait.

*La fortune de Sila* est un livre de notre temps. Il est fait d'histoires singulières, belles, exaltantes, tristes ou douloureuses, et restituées avec un bonheur d'écriture et une économie de pathos qu'il faut saluer sans réserve. Les personnages sont des archétypes. Un oligarque russe, las et lâche. Un Américain riche, brutal et vulgaire. Leurs femmes sont belles mais aussi intelligentes et sensibles. Ajoutez deux jeunes gens actuels, des sortes de traders, et puis un "héros", Sila, l'homme noir d'Afrique, beau, calme et pur, qu'une conjonction de bonnes fortunes, alliées à ses talents propres, aide à sortir de son continent de misère. Quel étrange équipage, dira-t-on, et est-il raisonnable d'imaginer que de tels personnages puissent partager une histoire ? C'est là qu'intervient ce qu'il faut bien appeler le talent ou, à tout le moins, le tour de main. Une scène inaugurale, comme l'on dit, les rassemble. Leurs destins se croiseront. Des vies seront gâchées, des rédemptions quêtées, des pardons accordés. On ne vous raconte pas l'histoire. Sila, l'homme noir qu'une injustice n'abat pas, en est le héros apaisant. Il est à la fois irréel et vrai. La magie du roman, en somme.

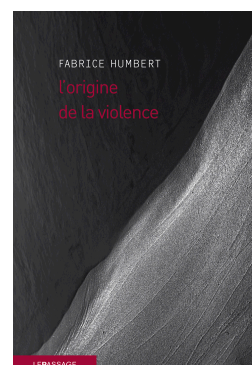
---

♦ ***L'Origine de la violence***, Éditions Le Passage, 2009.

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Lors d'un voyage scolaire en Allemagne, un jeune professeur découvre au camp de concentration de Buchenwald la photographie d'un détenu dont la ressemblance avec son propre père, Adrien, le stupéfie.

Rentré en France, il retrouve son père, sa famille, mais le souvenir de la photographie ne le quitte plus. Il décide alors de se lancer dans une recherche qui va bouleverser sa vie. Ce détenu, nommé David Wagner, se révèle être son véritable grand-père. Peu à peu se met en place l'autre famille, la branche Wagner, la branche cachée, celle dont personne chez les Fabre n'évoque l'existence.



Et c'est le destin croisé de ces deux familles, deux générations plus tôt, lorsque l'ambitieux David Wagner rencontra le riche Marcel Fabre et sa femme Virginie, qui éclate alors au grand jour, ainsi que les terribles conséquences que la liaison entre David et Virginie entraîna.

Au cours de sa quête à travers la France et l'Allemagne, dans la nouvelle vie qu'il tâche d'inventer avec une Allemande qu'il vient de rencontrer, le jeune homme se rend compte qu'on ne se débarrasse pas si facilement du passé – ni du sien ni de celui de sa famille. Lorsqu'on remonte à l'origine de la violence, c'est sa propre violence qu'on finit par rencontrer.

*L'Origine de la violence* est un roman ample, maîtrisé de part en part, dans lequel l'intrigue oscille entre le présent du narrateur et les éléments du passé qu'il révèle.

Sa forme originale, teintée d'une part d'autofiction, permet à Fabrice Humbert d'aborder ici, avec beaucoup de respect et de subtilité, sans faux-semblants ni manichéisme, une page parmi les plus sombres de l'histoire.

**Ce roman a reçu le prix Renaudot du Livre de Poche en 2010, le Prix littéraire des Grandes écoles et le prix Orange du Livre en 2009.**

### Presse :

**Article paru dans *Le Monde des livres* le 9 janvier 2009, par Nils C. Ahl.**

#### ***L'Origine de la violence*, de Fabrice Humbert : une peur monstre**

Les monstres aiment se cacher dans la chambre des enfants. On les devine dans l'obscurité mais ils restent discrets. Rarement, ils avouent la raison de leur présence. Ils laissent l'enfant avec sa peur et quelques visions fragmentaires d'une incompréhensible violence originelle. Pour remonter leur piste, il faut ouvrir la nuit, chercher du côté des pères et des grands-pères. Des adultes rechaussent parfois leurs chaussons et partent en quête de leurs anciennes terreurs nocturnes : c'est le cas dans le roman de Fabrice Humbert. *L'Origine de la violence* est un voyage à la poursuite d'un monstre indéchiffrable, perdu dans le Paris des années 1930 et les camps de concentration. C'est une histoire de fantômes, un écho brutal de la Shoah à travers les générations. Réponse historienne à la disparition contemporaine des survivants ?

Certainement pas. Mais réponse de romancier, voyage sur les traces de la peur enfantine, bien sûr. Ce n'est pas une étude, c'est un portrait de monstre. Quand le troisième roman de Fabrice Humbert, auteur notamment d'une subtile *Biographie d'un inconnu* (Le Passage, 2008), s'enferme dans une mémoire qu'on lui rapporte, il le fait à la manière de ces enfants qui regardent finalement sous leur lit. Il ne vérifie pas qu'il n'y a personne, il veut être sûr que le monstre est bien là.

À la décharge du jeune professeur, personnage principal et narrateur de *L'Origine de la violence*, il marche vers l'abîme, mais sans le savoir. Lors d'un voyage scolaire en Allemagne, il a reconnu un visage sur une photo, au musée de Buchenwald : celui de son père qui n'a pourtant pas vécu la guerre. Hanté par cette vision paradoxale, il exhume un secret de famille, une histoire d'infidélité et d'amour. C'est alors qu'il comprend que le monstre de son enfance est toujours là. Qu'il se manifeste sous la forme d'une obsession pour la violence, la sienne, celle des autres, qui le pousse à écrire. « Une violence sans bornes ni limites, une violence qui

chemine sourdement à travers les époques, levant par instants sa tête sifflante et serpentine. Et même si l'origine a pu se trouver dans ce destin familial, la violence a été convoyée jusqu'à moi, sans doute tapie dans les silences de mon père. Par ces étranges et fascinants cheminements de l'enfance, cette plaque sensitive qui lègue pour toute la vie une conscience, la violence m'a été livrée en héritage. Je suis mon grand-père livré aux bourreaux, je suis mon père frémissant d'une violence suicidaire, je suis l'héritier d'une immense violence qui traverse mes rêves et mes récits. »

Plutôt que de subir le baiser de cette violence originelle à bout de souffle, pris de vertige, il l'embrasse. Il l'étreint parce qu'il se sent coupable. Il veut l'étouffer. Il plonge dans le Mal sans hésiter. Et quand, à Berlin, sur les traces de son grand-père, il rencontre la petite-fille d'un haut fonctionnaire nazi, il l'entraîne avec lui, et tombe amoureux.

### **Irradiation du mal**

En bon écrivain réaliste, Fabrice Humbert a les personnages qu'il mérite, plus grands que nature. Le roman est là, dans l'irradiation du Mal, dans ce narrateur aussi téméraire que son auteur, toujours sur le fil - car le talent de *L'Origine de la violence* est funambule. Écrire un roman sur le Mal et la Shoah est aussi périlleux qu'écrire sur l'amour et sur le sexe : au mieux, on risque le ridicule. Le miracle de ce roman, c'est que l'auteur garde son équilibre sans jamais baisser les yeux. Les funambules regardent toujours devant eux. Chez Fabrice Humbert, pas d'hésitation, pas de précaution ni de réticence oratoire. Dans l'entonnoir de son obsession, le roman entraîne tout. Ce qui ressemblerait ailleurs à un brouet de considérations et d'anecdotes périphériques devient ici la matière et la colonne vertébrale du récit. Le roman est total. L'audace de Fabrice Humbert est au mépris des genres, de la taille et des coupes. *L'Origine de la violence* est à la fois une chronique naturaliste, un roman de (la dé-)formation, et un récit protéiforme qui joue sur des registres universitaire, historique, autobiographique, mythologique et poétique. Antonin Artaud côtoie Hannah Arendt, Harry Potter s'invite à l'incendie du Reichstag, et Ronsard (« Il faut, mon Duc, la dépouille attacher, / Toute sanglante au-dessus de la porte ») répond au chêne de Goethe, seul arbre épargné par les Nazis au moment de la construction du camp.

Le tour de force de Fabrice Humbert est remarquable parce qu'il est au premier degré, sans ironie : dans sa distance et sa facilité, celle-ci ne dirait pas le Mal, elle ne dirait pas la violence. Elle se contenterait de la dessiner en creux, de la souffler au souffleur. *L'Origine de la violence* regarde le Mal dans les yeux, et peu importe qu'il se brûle.

---

### **Article paru dans *Le Magazine littéraire* le 6 décembre 2010.**

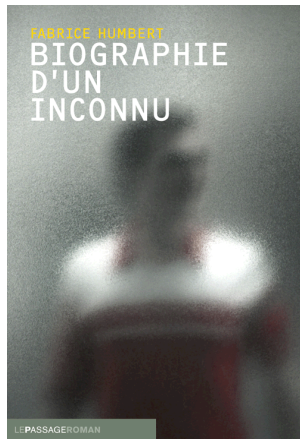
L'abstraction de la couverture et du titre cache une histoire de bruit et de fureur comme bien des familles en ont connu au XXe siècle.

Empilés comme mille feuilles soulevées par le vent de l'Histoire mais soudés par la volonté bourgeoise de les préserver, les secrets des Fabre et des Wagner résistent à de multiples rebondissements avant de céder devant la quête de vérité menée par celui que le grand-père a désigné, à la surprise de tous, comme « l'héritier ». La dernière image du livre est celle de la scène originaire, où l'amour reprend enfin sa place première. Elle chasse la photographie obsédante du début, surgie pendant la visite du camp de Buchenwald : un prisonnier inconnu

ressemblant au père du narrateur. L'auteur prend le risque d'une implication totale dans un récit dont la part personnelle renforce l'authenticité et la portée universelle : « J'avais la conviction, affirme-t-il, que le nazisme n'était pas un événement ponctuel mais l'achèvement d'un Mal qui sinuait depuis l'origine dans le cœur de l'homme. » Son roman le démontre magistralement, n'éludant aucune scène gênante sans s'y complaire. En remontant vers l'origine, il ouvre les portes de l'avenir.

---

◆ *Biographie d'un inconnu*, Éditions Le Passage, 2008.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Thomas d'Enragues, écrivain raté devenu biographe de sportifs célèbres, est chargé par Victor Dantès, un riche entrepreneur, de retrouver la trace de Paul, son fils, parti de France avec le projet chimérique d'adapter à Hollywood le mythique *Voyage au bout de la nuit* de Céline.

Thomas s'envole pour New York, puis Los Angeles, avant de s'enfoncer toujours plus loin dans l'immense territoire américain. Peu à peu, il rencontre les hommes, et surtout les femmes, qui ont croisé la route de Paul. Poursuivant sa recherche, Thomas se rapproche inéluctablement de cet inconnu, ce double de lui-même.

Et c'est ainsi qu'il apprend, derrière les lumières d'Hollywood, la véritable histoire de Paul Dantès et de son amour pour Laura Follett. L'histoire d'une disparition. Jusqu'au moment de la rencontre...

Presse :

*« Langoureux et mélancolique, Biographie d'un inconnu raconte une double enquête. Celle d'un écrivain naufragé sur le point de rentrer à bon port et celle d'un rêveur cherchant à combler un vide intérieur. »*

*Livres Hebdo, Alexandre Fillon*

*« Fabrice Humbert signe un superbe deuxième roman sur le thème de la recherche de soi, de l'autre et du double. »*

*Le Monde des livres, le coup de cœur du libraire*

---

◆ *Autoportraits en noir et blanc*, Éditions Plon, 2001.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

En juin 1952, dans une rue de Madrid, Manuel Odriga, est pris à partie par un officier franquiste. Recherché pour meurtre, il quitte son pays et s'engage dans la Légion étrangère. Il rencontre Jeanne, qui sait à peine lire et écrire, et l'épouse. Ils ont trois enfants : Jean, Rodrigue (« Avec un prénom comme ça, on a un destin », explique Manuel à sa femme) et Isabelle. Rodrigue s'engage à son tour dans la légion et se retrouve basé en Afrique. Tout en s'exerçant au tir, pour masquer son ennui, il dessine, toujours en noir et blanc. Une occupation qui devient vite une obsession : autoportraits, esquisses de femmes sans visage, peintures de la mort, il enregistre ainsi sa vie, happé par la succession des jours et hanté par ce qu'il nomme confusément son destin.



---

Revue de presse :

**Le 17 août 2012, un entretien de Fabrice Humbert par Nathalie Six est publié sur le site « [evene.lefigaro.fr](http://evene.lefigaro.fr) » à l'occasion de la sortie d'*Avant la chute*.**

Premier prix Orange, RTL-Lire, Renaudot du livre de poche, sélectionné pour le Médicis, le romancier et professeur au lycée franco-allemand du Buc (78) publie *Avant la chute* (éd. Le Passage), nouvelle expression de sa fascination pour la violence. Rencontre.

En janvier 2009, l'agent littéraire britannique ayant découvert Jonathan Littell, prix Goncourt 2006 pour *Les Bienveillantes* n'a pas hésité à acheter les droits mondiaux pour *L'Origine de la violence*, le roman qui a fait éclater le talent de Fabrice Humbert aux yeux du grand public. Le sujet ? Le mal dans ce qu'il a de plus absolu, la Shoah. Plus contemporaine, symptôme de l'individualisme de nos sociétés malades, la violence était aussi au cœur de *La Fortune de Sila*, son deuxième grand succès. Elle l'est à nouveau dans son livre, *Avant la Chute*, toujours publié aux éditions Le Passage. L'ancien élève d'Henri IV et agrégé de lettres nous plonge dans trois lieux, la Colombie, le Mexique et la France dans le sillage de trois protagonistes principaux : Urribal, Naadir et Norma, que tout oppose, à commencer par leur niveau de vie. Déjà prisée par Fabrice Humbert, la polyphonie fonctionne parfaitement dans cette fresque, plan en coupe d'une société mondialisée au bord de l'implosion. Les intérêts des uns et des autres convergent parfois par le truchement de l'économie mais ils se heurtent aussi durement, sans états d'âme. Chez lui, la force *fatum* l'emporte sur tout le reste et le salut ne s'achète que dans la douleur ou la mort. Fabrice Humbert décrit un monde grignoté par l'appétit de puissance, l'avarice, la luxure, les guerres qui ne disent par leur nom. On ressort de là envahi par un sentiment d'urgence : comment renverser la tendance et sortir de ce cercle vicieux ? L'auteur ne prétend pas apporter la réponse, il témoigne, c'est déjà beaucoup, de son temps avec une justesse et une acuité grisantes, faisant de lui un auteur désormais incontournable de la scène littéraire française.

**Nathalie Six** : Depuis *La fortune de Sila*, vous semblez priser les multiplications de points de vue. Les protagonistes ne vont pas tous se croiser physiquement mais un lien les relie. Cette construction vous identifie-t-elle désormais ?

**Fabrice Humbert** : La forme polyphonique est riche de possibilités narratives et elle convient très bien à notre époque mondialisée, parce qu'elle peut brasser les pays et les êtres. Je l'ai en effet adoptée, après des tâtonnements, pour les deux derniers romans. Mais comme toute forme, elle ne doit pas se fossiliser, j'en changerai encore.

**N.S.** : À travers ces destins et ces parcours personnels, vous décrivez un état du monde. Votre approche est à la fois politique, économique et sociale, elle prend par exemple en compte les flux migratoires. Avez-vous étudié la mondialisation sous ces aspects-là ?

**F.H.** : Le livre tente en effet de parler du crime, de l'économie grise dans le monde. Je suis allé à plusieurs reprises en Amérique latine, je me suis aussi documenté mais comme pour chacun de mes livres, l'aspect réaliste est doublé d'un aspect intemporel (le début par exemple) ou mythique (la cité d'Ys) qui font des réalités décrites des formes de symbole d'une situation humaine.

**N.S.** : La France, le Mexique et la Colombie : si l'on excepte le premier pays qui est celui où vous vivez, l'Amérique latine est-il le continent où se tout se joue en ce moment ?

**F.H.** : Non, tout se joue partout et tout le temps dans un monde globalisé. Mais le Mexique a une position symbolique intéressante parce que c'est quasiment un État en faillite, en pleine guerre civile, avec d'un côté les narcotrafiquants, très bien armés, et de l'autre les militaires. Pour un livre dont le titre de travail était « l'effondrement », c'était un choix propice.

**N.S.** : Vous êtes parti cet été aux États-Unis pour la nouvelle revue *Long cours* (en kiosque le 16 août, ndlr). Outre le reportage que vous y avez fait, ce voyage annonce-t-il un prochain roman nord-américain ?

**F.H.** : J'ai fait un reportage au Dakota du Nord, dans le nord des États-Unis, sur le boom pétrolier. Cela n'annonce pas de roman nord-américain mais j'ai progressé dans la connaissance de ce pays, alors même que je l'avais visité de long en large. Mais rien de mieux qu'un reportage dans un lieu inconnu de tous pour approfondir ses connaissances et se rendre compte que la vision que j'avais de ce pays ne correspondait pas du tout à cet espace immense des plaines du centre et du nord, souvent décevant, parfois même hostile dans son conservatisme. L'expérience était intéressante et en ce sens elle me fait progresser littérairement.

**N.S.** : La violence est à l'œuvre dans l'ensemble de vos romans (le meurtre, la peur, l'exil, la misère), êtes-vous un pessimiste chronique ?

**F.H.** : Depuis quelques temps, je suis en effet plus pessimiste. Sans doute à tort car il me semble que nous trouverons toujours le moyen d'éviter la chute, peut-être au prix de certains bouleversements. Quant à l'idéalisation littéraire, non, je n'y crois pas du tout, aucun grand texte de la littérature n'a été fondé sur l'idéalisation (mais il faudrait s'entendre sur le sens de ce terme). En revanche, il existe de grands textes comiques, comme Rabelais, et il est vrai que j'aimerais souvent écrire un texte comique.

**N.S.** : La littérature joue-t-elle un rôle dans la prise de connaissance de la réalité qui nous entoure ?

**F.H.** : Oui, la littérature peut alerter, proposer une réflexion, à sa manière détournée. C'est en tout cas un merveilleux instrument d'investigation du réel et de la condition humaine, d'une souplesse sans égale. Et si elle ne peut pas sauver le monde à elle seule, pour reprendre de vieilles problématiques, elle participe à l'effort de beaucoup. Je crois aussi que par sa seule existence, le fait de créer un objet artistique, elle est déjà une ouverture, un souffle d'air. Et c'est un gars qui revient d'une ville pétrolière et asphyxiée qui vous le dit !

**N.S.** : *Biographie d'un inconnu*, *L'Origine de la violence*, *La Fortune de Sila*, *Avant la chute* : chacun de vos titres claque. Précèdent-ils l'écriture du roman ou arrivent-ils comme une conclusion ?

**F.H.** : J'avoue être content de *L'Origine de la violence*. Comme souvent, ce n'était pas le titre de travail mais un titre qui a fini par s'imposer, parce qu'il convenait d'une façon plus intime au sujet. Sur les deux derniers titres, c'est le résultat de discussions avec mon éditeur Yann Briand.

**N.S.** : Combien de temps consacrez-vous à l'écriture ?

**F.H.** : Je suis toujours professeur et j'y prends toujours plaisir même si c'est difficile parce que je travaille tout le temps. J'écris en vacances, tous les matins, notamment pendant les grandes vacances pour lancer le livre. Ensuite, si le livre a atteint une masse suffisante qui lui permet de vivre, je peux écrire lorsque j'ai le temps, par exemple en week-end. Mais le dimanche, je travaille en général pour le lycée et mes cours du lundi, donc cela fait des années un peu compliquées. Tant que je le pourrai, j'exercerai les deux activités. L'écriture est très solitaire, l'enseignement est au contraire une activité avec des groupes, une énergie à faire passer. C'est assez complémentaire. Par ailleurs, socialement, rien de plus important que l'enseignement.

**N.S.** : Si vous n'aviez pas été professeur, quel autre métier auriez-vous pu exercer : homme politique ou policier comme l'un de vos personnages Fernando Urribal ?

**F.H.** : Je n'aurais pas pu être policier, c'est certain, et homme politique difficilement. Cela ne correspond pas à ma nature, assez contemplative, même si je suis toujours très intéressé par les hommes politiques. Je ne partage pas du tout ce rejet contemporain. La société me passionne et, à ce titre, il y a une dimension politique dans ce que j'écris.

**N.S.** : Vous ouvrez votre livre avec une phrase de Paul Valéry : « Deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre ». Lequel des deux craignez-vous le plus ?

**F.H.** : Je crois que la vérité et le bonheur se trouvent dans l'alternance, le changement, le mélange. Le mélange de l'ordre et du désordre, c'est très précisément la vie. Otez un des termes, et tout s'écroule, par la fossilisation ou par l'anarchie.